On l'a bien appliqué, cette loi, contre les Allemands, pourquoi donc tant d'hésitation, quand il s'agit des complices hypocrites et fourbes de l'assassin de Berlin?

***

La Proclamation du Prince Royal de Bavière

Le prince Ruprecht de Bavière a adressé le 11 novembre, devant Ypres, une proclamation à ses soldats, qui commence par ces mots : « Soldats, le monde entier a les « yeux sur vous. » On dirait du sous Bonaparte parlant à ses soldats d'Egypte.

Mais la suite ne vaut pas le commencement. Il ajoute, le fameux chef des bandits bavarois « Vous « serez vainqueurs, car les offi- « ciers et les soldats français se « rendent par milliers et volontai- « rement. Vous abattrez l'ennemi « facilement. »

Il y a entre ces paroles et leur réalisation, des milliers de cadavres allemands qui ont rougi de leur sang les flots de l'Yser.

Preuve que nos officiers et nos soldats font mieux que se rendre volontairement.

Et Herr Ruprecht n'a pas encore franchi l'Yser, malgré que le monde entier eut les yeux sur lui et ses kamerades.

***

La Strasburger Post

Nous avons eu entre les mains quelques numéros de la *Strasburger Post* (La poste de Strasbourg) journal pangermaniste ; ces numéros étaient du 1er au 13 novembre.

On y parle notamment de la chute imminente de Verdun que le fameux journal déclare être investi de tous côtés et bombardé!

Or, Verdun n'est nullement encerclé par l'armée allemande et n'a jamais reçu d'obus allemands ou autrichiens.

Ces jours-ci, la vaillante forteresse a eu la visite de M. le Président de la République et des présidents de la Chambre et du Sénat.

Comme on le voit, les Allemands sont bien renseignés!

***

Nous sommes une nation de voleurs

Les Français ont des mœurs de voleurs, déclare le même journal. Savez-vous pourquoi? Parce que nous mettons sous séquestre les biens que les Austro-Allemands possèdent chez nous.

Dans le même numéro, il est annoncé que les minerais de Briey (Meurthe-et-Moselle), sont, par les soins de l'administration allemande, exploités et envoyés en Allemagne.

La *Strasburger Post* devrait du moins faire attention à ce qu'elle écrit ; car, les voleurs dans l'espèce, où sont-ils?

Chronique Locale et Régionale

Des Blessés sont arrivés

Vendredi matin, à 7 heures, un train sanitaire a débarqué dans notre ville 75 blessés, évacués des hôpitaux de la région d'Epernay, La Bassée, etc.

60 de ces blessés étaient en bonne voie de guérison et ont pu gagner à pied l'hôpital mixte et l'hôpital temporaire.

15 seulement ont été transportés sur des civières dans les voitures qui les ont conduits à destination.

Maintenant l'hôpital mixte et l'hôpital temporaire sont de nouveau au complet.

A noter la parfaite installation du train sanitaire appartenant au P. O. Il était sous les ordres d'un médecin, assisté d'un pharmacien et d'infirmiers. Chauffé, muni d'une cuisine, composé de wagons communiquant, il offrait tout le confortable nécessaire pour un long trajet.

Mort au Champ d'Honneur

Il y a déjà quelques temps, nous avons annoncé la mort du brigadier Chambefort, réserviste au 2e escadron, 3e chasseurs à cheval, tué, le 20 août, devant l'ennemi, à Voyer, par l'explosion d'un obus allemand qui fit plusieurs victimes.

Voici la lettre qu'a reçue sa famille de la part de son capitaine M. Juillard :

« Je sais quels deuils peut causer sa mort puisqu'il était fiancé.

» C'était un caractère des plus sympathiques. D'une grande audace avec des qualités militaires, il rendait de grands services, et j'allais le proposer pour maréchal des logis.

» Il est mort, sans aucune souffrance et a été enterré à Voyer, en Lorraine annexé, près de Sarrebourg.

» Je prends une vive part à la douleur de la famille de ce brave soldat, à celle de sa fiancée ».

Le brigadier Chambefort est mort en brave, regretté de tous ses camarades et de ses chefs ; ce doit être une consolation pour les siens si cruellement frappés.

Conférence Patriotique

La Conférence que M. René Gervais du Thâtre Sarah-Bernhard, a faite, dimanche dernier, dans la salle de la Brasserie Alsacienne, a été un régal au point de vue patriotique et littéraire.

M. René Gervais, qui est un admirable diseur, a tenu le public sous le charme de sa parole élégante et convaincue, en même temps qu'il l'a intéressé au plus haut point par sa documentation.

La Belgique, dont M. Gervais a parlé en patriote et en ami dévoué, il la connaît à fond et dans son histoire et dans son âme.

C'est avec des accents émus qu'il a fait connaître à son auditoire ce qu'était et ce que sera cet admirable pays, foyer de travail et d'ardent amour de la liberté!

Il a émaillé sa conférence de poésies dites avec un art raffiné et admirablement choisies.

A la demande générale de ceux qui ont eu le grand plaisir de l'entendre et de l'applaudir chaleureusement, il refera cette Conférence toute d'actualité, dans la même salle, dimanche prochain, à 8 h. du soir.

Nous engageons vivement nos concitoyens à y assister en foule, d'autant plus qu'ils participeront à une bonne œuvre, une partie de la recette devant être affectée au Paquet du Soldat.

ETAT CIVIL
DE LA VILLE D'ISSOIRE
Pendant le mois de Novembre

NAISSANCES

Pissis Henri-Jacques, fils de André-Elie, cultivateur et de Boyer Anne.

Cabassu Léon, fils de Léon, peintre en voitures et de Eugénie Thomas.

Rouvet Bobert-Antoine, fils de Charles, cultivateur et de Malsagne Marie-Thérèse-Eugénie.

Leguay Raymond-Michel, fils de François, journalier et de Moron Antoinette.

Forestier Marie-Louise, fille de Antoine, jardinier et de Beauponcy Marie-Louise.

Tissier André-René, fils de Jean, instituteur public et de Magnol Léonie-Gabrielle.

Pelletier Théophile, fils de Pierre, cultivateur et de Chambon Annette.

Dissay Elisabeth-Emilie, fils de Eugène, cultivateur et de Voûte Marie-Louise.

DÉCÈS

Magnon Jean, 80 ans, sans prof., de Lezoux, époux de Marie Beauregard.

Varnas Charles-Pierre, 6 ans, de Nantes.

Cladière Antoinette, 38 ans, couturière, d'Issoire, épouse divorcée de Paul Grangier.

Solois Antoine, 86 ans, sans prof., de Vic-le-Comte, époux de Catherine Bosnet.

Montel Gabrielle, 72 ans, couturière, d'Issoire, époux de Antoine Bounoure.

Faure Elise, 67 ans, repasseuse, d'Issoire, épouse de Pierre Soleil.

Collin François, 74 ans, cultivateur, de La Lach (Basse Alsace), épouse de Marguerite Labrue.

Lamoure Pierre, 46 ans, marchand de cuir, de Saychalles (P.-de-D.), époux de Magdeleine Fouilhoux.

Chapelle Jean, 62 ans, cultivateur, de Montpeyroux, époux de Justine Flat.

Bravard Antoinette, 72 ans, sans prof., de Auzelle, célibataire.

Schwœrer Séraphin, 61 ans, bûcheron de Wangenberg (Alsace) époux de Rosine Krimun.

Pressoir Antoine, 78 ans, sans prof., de Tourzel, époux de Françoise Audable.

Vey Marie, 32 ans, repasseuse, de Sourdeval-la-Barre, épouse ne Noël Jean.

Loubinoux Louis, 70 ans, jardinier, d'Issoire, épous de Reine Randon

Marchand Antoinette, 75 ans, sans prof., d'Issoire, veuve de Jean Herrier.

RÉCAPITULATION

Naissances 8. — Mariages 0. — Décès 15.

LA FAMILLE DE NOTRE GRAND AMI LE TSAR

On se demande quelquefois quel peut être le genre d'existence de sa Majesté l'Impératrice de Russie et de ses enfants.

On sait qu'elle est l'épouse du souverain le plus riche de la terre, puisque le revenu annuel de l'Empereur de Russie est évalué à plus de 150 millions de francs en argent liquide et qu'il augmente de plus de cinq millions chaque année ; on sait également qu'elle est la femme du souverain le plus puissant de l'Europe.

L'Impératrice de Russie a des goûts un peu bourgeois et une simplicité qui la font aimer de tous ceux à qui sa colossale fortune et l'autorité souveraine dont son mari est le détenteur, pourraient inspirer de l'envie.

Elle a été élevée par une mère parfaite qui s'occupait elle-même des moindres détails de la vie de ses enfants et qui sut leur donner le goût de la modestie, l'amour d'un intérieur paisible, agréable et doux.

Avant de porter la lourde couronne des impératrices de Russie, la princesse Alix travaillait avec assiduité à ses devoirs, s'occupait de couture et de cuisine. Il lui arrive encore de confectionner elle-même, pour son auguste époux, des gâteaux au miel très délicats, dont le tsar se montre très friand et cela, non seulement par courtoisie, mais par esprit de justice, car ils sont vraiment délicieux.

La tsarine aime le travail manuel. Elle s'occupe avec une grande humilité et une touchante bonne grâce, des œuvres de charité. En ce moment, elle visite les familles pauvres, elle entre dans les plus indigentes chaumières pour y porter de la consolation, du réconfort et de la joie.

Elle se penche sur le grabat des malades, sur le lit des blessés dans les hôpitaux.

Elle dirige en personne, comme elle le faisait déjà pendant la guerre de Mandchourie, un atelier où l'on fabrique des vêtements pour les soldats et elle pousse elle-même l'aiguille.

Les goûts de la tsarine la porteraient à élever ses enfants simplement, comme elle fut élevée elle-même, en famille, mais la chose est difficile dans un palais où le solennel protocole règle tous les gestes des serviteurs, des étrangers et même des souverains.

L'aînée des enfants de la tsarine, la princesse Olga, s'intéresse particulièrement à l'histoire ; elle doit suivre avec une palpitante attention les glorieuses et immortelles pages d'histoire que l'empereur son père et les alliés sont en train d'écrire.

La cadette se passionne pour la musique et les grands compositeurs français : Berlioz, Félicien David et César Franck, lui sont familiers.

Les deux plus jeunes ont les goûts de leur mère pour la cuisine et les jeux de plein air : Elles composent d'excellents goûters où la famille tout entière assiste.

Quant à l'héritier présomptif du trône, le jeune Alexis, son bonheur est de se promener dans la ville, d'entrer dans les bazars, d'y regarder les étalages et d'y faire des achats.

La matinée des princesses et du prince, à Pétrograd, est consacrée à l'étude ; chacun ayant ses professeurs, ses gouvernantes et son service d'honneur. A une heure, les enfants sont admis au déjeuner en famille, après quoi, quelque temps qu'il fasse, a lieu une promenade dans le parc. Ensuite, les enfants retournent à leurs besognes spéciales jusqu'au dîner, auquel assistent seulement les aînées ; puis ils prennent part à des réunions compatibles avec leur âge et qui ne les font pas veiller tard.

Serge Davril.

Le nouveau numéro du *Journal de l'Université des Annales* apporte, lui aussi, sa savante et pittoresque contribution à l'actualité, en publiant la belle conférence du grand orateur belge Paul Hymans sur les « Fondateurs de l'Unité » en Belgique ; celle de la généreuse Séverine sur les « Grandes Misères » ; celle d'Edouard Herriot sur la « Vie et l'Œuvre de Rembrandt », — le tout accompagné d'illustrations, de portraits et de reproductions artistiques aussi instructives qu'attrayantes.

Le numéro : 60 centimes. Abonnements : l'année scolaire (25 numéros), 10 francs (étranger : 15 francs, 51, rue St-Georges, Paris.

Signalons le vif intérêt des principaux articles contenus au sommaire du nouveau numéro des *Annales*, qui, dans leur vivant « Journal de la Guerre », publient des études, notes ou impressions d'Emile Faguet, Ernest Lavisse, Edouard Herriot, André Lichtemberger, F. de Jessen, Emile Hinzelin, Jeanne et Frédéric Régamey, Yvonne Sarcey, le Bonhomme Chrysale ; de vibrants poèmes de Jean Aicard, François Fabié, Jacques Normand, Dominique Bonnand ; voire de spirituelles fantaisies rimées ou dialoguées de Gabriel Montoya, Gabriel Timmory, etc., sans parler du récit alerte et documenté des événements par Léon Plée, des « Echos » de Sergines, de la revue de presse reproduisant les plus remarquables articles de journaux ou revues et des nombreuses illustratons reflétant les plus émouvantes scènes vécues de la guerre.

On s'abonne, 51, rue Saint-Georges, à Paris. Un an, 10 francs ; six mois, 5 fr. 50

Le numéro, 25 centimes.

LES FOSSOYEURS

Le Bonhomme Chrysale conte aux lecteurs des *Annales* la dramatique histoire de quelques Belges, victimes des Allemands... Pris dans un village, à proximité de Visé, ils sont astreints, après une interminable journée de marche, à accomplir une sinistre corvée :

« — Pendant vingt-quatre heures, il nous fallut creuser le sol, y déposer des amas de chairs putréfiées, grouillantes de vers, et d'où s'envolaient des essaims de mouches bleues. Notre répugnante besogne achevée, les Boches parurent se radoucir. Ils riaient, les monstres... Mais l'expression féroce de leurs regards eût dû nous indiquer que cette gaîté cachait un piège. L'un d'eux traça quelques lignes sur un morceau de papier ; il me le confia et prononça le nom d'une localité des environs, ajoutant, en mauvais français, et d'un ton de plus en plus jovial :

» — Allez là tout seuls, gentils Belges... Beaucoup d'argent...

» Cela signifiait que nous recevrions en cet endroit le salaire de nos peines. L'idée d'être payés par ces brutes nous révoltait. Cependant, nous avions hâte de leur fausser compagnie.. Nous nous sauvâmes. Au détour du chemin, un de mes camarades me dit :

» — Montre-moi le papier que t'a remis ce misérable. Je sais un peu d'allemand. Je vais essayer de le déchiffrer.

» A peine y avait-il jeté les yeux... Je le vois pâlir... Un cri s'étrangle dans sa gorge.

» — Ah! la canaille!

» Voici les mots qu'il venait de lire adressés au chef du prochain détachement :

» *Je vous envoie les porteurs de ce billet pour les faire fusiller.*

» — Ah! la canaille!

» Si nous avions eu des armes, nous serions retournés vers les lâches bandits. Trop faibles, nous ne pouvions, quant à présent, nous venger. Il fallait fuir, et fuir au plus vite. Un long circuit nous mena hors de la zone périlleuse. Nous eûmes la chance d'échapper aux patrouilles prussiennes. D'ailleurs, le papier qui nous vouait à l'assassinat était détruit. Le jour, nous nous dissimulions dans l'ombre des chemins creux, derrière les haies et les troncs d'arbres. Au crépuscule, avec mille précautions, nous reprenions notre route, mâchant des racines, nous abreuvant d'eau malsaine. Nous rôdions autour du village, toujours occupé par l'Allemand. Enfin, il se décida à déguerpir. En quel état retrouverais-je les êtres chers que j'y avais laissés?... Je tremblais... Dieu me préserva de la suprême catastrophe. Ma femme, ma petite fille, étaient vivantes... Je crus mourir d'émotion en les pressant dans mes bras... Nous étions réunis. Il nous semblait que les épreuves ne pouvaient plus nous atteindre. Nous quittâmes notre logis dévasté, nous gagnâmes, à pied, la frontière, ruinés, brisés de fatigues, mais heureux, puisque le sort nous accablait tous ensemble. »

Le Bonhomme Chrysale.

Issoire. — Imprimerie A. VESSELY.

Le Gérant, A. VESSELY.